

Ces vastes et anciens édifices que la Grande-Bretagne a vu s'élever sur les ruines des châteaux, et qui en ont gardé le style et l'apparence, elle surmontait une hauteur couronnée d'épaises forêts de pins.—Et ses donjons noircis s'élevaient, mélancoliques et sombres, comme pour défendre cette antique résidence.

Du reste, l'intérieur de la maison répondait en tout à ses dehors gothiques, le goût de ses maîtres se trouvant trop correct pour tenter de porter aucune atteinte au touchant caractère de ce lieu dont tout attestait l'antiquité.

Graham donc, malgré sa morne apparence, était un délicieux séjour.—Et jamais, les usages anciens et modernes ne me semblèrent si heureusement mêlés que sous ces yeux dans l'antique bibliothèque aux sombres panneaux de noyer, aux riches étagères de chêne sculpté, aux peintures brunes et flétries par le temps, aux longues et étroites fenêtres.

Je fus un jour invité à un grand bal à Graham. C'était, je m'en souviendrai toujours, le 31 décembre. Et, comme il est d'usage en Écosse de fêter la solennité du jour de l'an par quelque plaisanterie piquante et originale, on n'y manqua pas en cette occasion.

« Monsieur Everard, me dit Mme Graham, après le départ de vos convives, vous vous êtes rencontré ce soir avec une charmante jeune fille, miss Gordon.

« Oui, répondis-je avec emphase, il est vrai que c'est une douce et belle créature ; mais je trouve à ses manières une certaine gaucherie que je ne puis concevoir, et qui, franchement, ne me plaît pas tout à fait. Je ne sais si je suis bien fondé, mais je crois que des yeux aussi sombres que les siens prêtent généralement au maintien une expression peu gaucherie.—Miss Gordon paraît être d'une nature mélancolique, et...

« Bagatelle ! interrompit Mme Graham ; mais vous, monsieur Everard, qui, sans nul doute, partagez le scepticisme de vos compatriotes à l'égard de nos superstitions écossaises, vous n'ajoutez rien, je le crains, que peu de crédit à mes paroles, si je vous assure que Jeanne Gordon est une de ces mystérieuses et singulières créatures douées du privilège de lire dans l'avenir.

« Vraiment ! m'écriai-je en regardant mon interlocutrice avec incrédulité.

« Cette faculté, continua-t-elle, est chez elle d'une sorte toute différente de celles que la science nous aient fait connaître jusqu'ici, et elle influe à tel point sur sa vie, que je crains bien qu'un jour elle la conduise au tombeau.—Un soir, tandis qu'elle conversait avec une jeune fille de son âge, elle fondit tout à coup en larmes, et ne voulut en dire la cause qu'à sa mère.—Elle avait vu, dit-elle, les yeux de Mlle de Montgomery fermés par ce fatal bandeau noir de ses visions qu'il n'était donné qu'à elle de distinguer, et que ses observations muettes et répétées lui avaient signalé comme un signe mortel pour la personne dont il voilait le front. Cette confiance singulière fut soigneusement cachée à la malheureuse Éléonore ; pourtant un fatal accident termina sa vie peu de temps après.

« Je pourrais vous citer ainsi mille exemples divers de la justesse de ses funestes prévisions.

« Mais, depuis que le bruit s'en est peu à peu répandu, la pauvre enfant se voit devenue la terreur de ses amis ; exclues de toutes les assemblées, et poursuivie de toutes parts d'une appréhension telle que sa santé même s'en est considérablement altérée ; voilà qui doit vous expliquer son humeur chagrine et sa douloureuse contenance.

Je témoignai de ma surprise à Mme Graham, et de l'espérer que je conservais d'assister un jour à quelqu'une de ces épreuves, puis je pris congé de mes hôtes pour me retirer dans la chambre de repos qu'ils m'avaient offerte.

Je ne sais si mes esprits frappés enfantèrent d'eux-mêmes une si funeste image, ou si la vision prophétique qui j'oublia mon sommeil fut en effet un avertissement que m'offrit le destin à peine avais-je fermé les yeux, fatigué que j'étais de la danse, et surtout de la valse où je m'étais prodigué, que vingt fantômes m'assaillirent. Au navres d'un prisme imaginaire, ma faible vision évoqua les êtres, les scènes, les images que je venais de quitter. Puis, derrière ce groupe idéal, apparaissait distinctement le doux visage de Jeanne avec sa beauté mystérieuse, son regard morne et voilé. A mon oreille, résonnait le murmure des sons timides qui tombaient de ses lèvres ; puis, une voix mystérieuse, cadencée comme la chute mesurée d'un ruisseau, redisa mot pour mot le merveilleux récit que m'avait fait mon hôte. Enfin apparaissait à mon chevet Janolbe et vénérable figure de ma mère qui, triste aussi, me disait ces paroles mémorables, qui n'ont de sens que pour moi : Edouard ! Edouard ! pourquoi donc valser ?

« Nulle expression ne saurait rendre les horribles songes qui agitérent, dans cette nuit affreuse, mon imagination ébranlée.—Pourtant enfin, une scène plus gaie d'abord reposa mes esprits torturés.—Il me sembla assister à une de ces brillantes soirées dont j'étais le convive habitué.—Un essaim de beautés exquis m'entouraient. De tous ces frais visages, un seul m'était inconnu ; mais il ressemblait aux gracieux contours de Jeanne, car la mémoire de cette infortunée jeune fille me poursuivait sans cesse ; et il semblait qu'une invincible attraction nous rassemblât toujours. Je me sentais appelé à suivre son doux fantôme partout.

Bientôt l'orchestre donna le signal d'une fit-nèbre mélodie ; et soudain, à cette harmonie lugubre, je m'élançai à la valse avec une jeune fille d'une taille svelte gracieuse et frêle. Derrière nous, Jeanne valsait aussi... avec ma mère.—Puis, quand la mélodie eut déterminé plus de vivacité dans le mouvement, je retournai vers elle... Mais leurs pieds ne foulaient plus la terre ; elles voltigeaient comme si des ailes d'anges avaient été ajoutées à leur grave posture. Alors, soudain, Jeanne poussa un cri aigu, et ma mère gémit en soupirant ces paroles : Edouard ! Edouard ! ô pourquoi donc valser ?

Au même instant, ma belle danseuse chancela.—Son doux visage se couvrit d'une pâleur mortelle ; ses yeux se fermèrent, et elle glissa inanimée dans mes bras... Je ne tenais plus qu'un squelette livide.

Je restai quelques jours à Graham.—Et je partis pour suivre mon régiment à Cheltenham.

C'est là que je rencontrai celle qui devait à jamais fixer mes vœux et mon choix.

Isabelle de Saint-Cyril était plus que belle, elle possédait de plus à mes yeux un intérêt mystérieux dont non cœur seul avait le secret.

Si je n'eusse été certain que miss Saint-Cyril s'était arrêtée à Cheltenham pour y puiser la santé à ses sources salubres, j'aurais pu bien augurer de ses forces, d'après le feu que trahissait son regard, d'après la pureté, la transparence de

son teint, la fraîcheur de son sourire que relevaient d'ailleurs le plus charmant esprit, et la plus piquante conversation.

Depuis longtemps déjà, je gardais l'espérance de pouvoir un jour la nommer mon épouse, quand un soir, soir fatal qui décida de toute mon existence, invité comme elle à un bal brillant, je crus apercevoir près de moi les traits bien connus de Jeanne Gordon.—A cette vue, je frissonnai d'horreur, malgré moi.—Et je ne pus résister à lui dérober le tressaillement involontaire qui saisit tout mon être à son aspect.—Elle me comprit... la pauvre enfant.—Et son œil languissant et morne s'arrêta sur moi, avec cette expression pénétrante qui semble vouloir sonder les plus secrets replis de l'âme. Alors, je me hâtai de me soustraire à cette angélique regard.—Je me dirigeai vers Isabelle et vers ma mère que je désais présenter à une étrangère ; et je m'éloignai de Jeanne dont je redoutais instinctivement l'approche. Je me souvins en outre de l'impression de souffrance résignée que portait son front pâle et toujours beau.

—Une guirlande de roses rouges traversait les tresses d'ébène de ses cheveux ; et l'éclat de cette parure rajoutait un contraste de plus à côté de la douloureuse et sinistre expression de son regard.

Néanmoins la politesse me faisait une loi d'aller prendre quelques informations sur sa santé.—Je m'approchai d'elle, et lui témoignai la surprise que je ressentais de la rencontrer encore à Cheltenham. Elle feignit de me répondre, et murmura quelques mots que je n'ai pu peine comprendre.—Je la quittai bientôt pour rejoindre celle qui m'occupait seule. O ciel ! Dirai-je l'horreur qui parut sur mes traits quand je vis Jeanne suivant ma bien-aimée de ce regard attristé et terrible, de ce regard fatal qui semblait tuer.—Oui, c'était bien mon amie qu'il cherchait... C'était bien elle qu'il distinguait dans cette foule brillante et parée.—Parmi ces groupes mouvants qui tourbillonnaient, souriants et légers.—Oh ! oui, c'était bien elle qu'il désignait à la mort... De plus en plus l'émotion de Jeanne croissait : ses lèvres frémissantes laissent échapper de plaintifs gémissements entrecoupés. Ses traits, agités convulsivement, étaient empreints d'une douleur fiévreuse... Oh ! je lui souffraisi au cœur une cruelle jalousie, et cette implacable crainte, en traversant ma pensée, empoisonna la pitié qui s'était élevée dans mon cœur en faveur de cette infortunée créature.

Je retrouvai la mon étrange vision, telle que me l'avaient créée mes songes.

Au premier signal, j'entraînai Isabelle à la danse, malgré la résistance qu'elle m'opposait à demi.—C'était, je m'en souviens, une valse folle, échevelée.—Nous suivîmes le torrent, et glissâmes parmi les tourbillonnements rapides qui sillonnaient le parquet. Hélas ! je comptais trop sur les forces de ma douce Isabelle...

A cet instant, la voix de ma mère arriva à mes oreilles.

« Edouard ! Edouard ! cria-t-elle d'un ton de tendre reproche. Et en même temps la faible étreinte d'une main de femme parut vouloir secourir ses supplications et celles que m'adressait mon humble compagne.

C'était Jeanne...

Je continuai d'entraîner Isabelle sans me rendre à ces sages avertissements, sans pressentir...

« Allez donc, puisque vous le voulez ! murmura faiblement la triste Jeanne ; je ne tenterai pas long-temps de vous retenir.

Et nulle pression n'arrêtait plus mon bras.

Je continuai ma folle course, mais je m'arrêtai bientôt comme mon rêve ; je vis tout à coup ma belle danseuse pâle et chanceler. Alarmée soudain, je la traînai je ne sais sur un sofa. Là, ses yeux fixes et ternes se levèrent à la lumière ; son teint se flétrit du coup de la mort. Puis son cou d'albatre se renversa comme s'il se brisait ; son front s'appuya sur moi, et les anneaux de sa chevelure, se déroulant sur ses blanches épaules, l'enveloppèrent soudain comme d'un premier linceul.

On usa vainement de toutes les ressources humaines : rien ne put la rappeler à la vie. Les baisers dont je couvrais ses joues glacées ; les larmes brûlantes dont sa mère chérie inonda son pâle visage... tout fut impuissant... Elle était morte ! tout était fini !

Oui... ma fiancée... mon épouse... toute une vie d'amour et de bonheur !... j'avais tout perdu en un instant.

Je n'ai jamais valsé depuis.

Mademoiselle JOSEPHINE ANORY.

Poesie Canadienne.

UN BOUTON DE ROSE.

A Madlle.

J'aime la rose, pourpre ou blanche, La fraîche rose du matin ; Je l'aspire, quand elle épanche Sur la brise son doux parfum.

Ses étamines d'or au fond de son calice, Son calice tout plein de suaves odeurs, Sa feuille où le zéphire en murmurant se glisse. Le pourpre parfumé de sa corolle en pleurs, Et sa tige élégante où l'épine gracieuse, Dans la mousse soyeuse abrite le bouton ; Ce bouquet si charmant, cette fleur est la mienne ; J'en tresse une couronne et j'en orne ton front !

C'était, je m'en souviens, au lever de l'aurore, Sous une rose humide un bouton prêt à éclore, Se balançant coquettement A l'ombre de sa secour amie. Les douces caresses du vent Ouvraient sa coquille inclinée ; Et la voluptueuse fleur, La bouche à demi close encore, Buvait les perles de l'aurore Et jetait une molle odeur. Sa tige s'inclinait, moussueuse, A la brise capricieuse Et présentait à l'Orient Son calice encor somnolant, Où plus d'une larme trahissante Reflétait l'aurore naissante. Puis j'aspirais le doux parfum Du gentil bouton du matin.

Toi, que mon bon génie a mise sur ma route, Toi, l'objet de ces vœux, type de grâce ! écoute :

Quoique novice encor à manier le pinceau, Ma main, pour te l'offrir, a tracé ce tableau. Cette rose en bouton, dis, la trouves-tu belle ? Aimerais-tu la voir, la toucher, l'aspirer ; La voir là, près de toi, mais la voir naturelle Avec tous son parfum pour t'en rassasier ?

Voici comment, crois-moi, de grâce ! Dieu sait que je ne flatte pas : Ose confier à ta glace. Le spectacle de tes appas. Vois ta bouche, ou plutôt, vois mon bouton de rose ; Tu le reconnaitras ; ta lèvre à demi close, Ta lèvre si mignonne avec son doux corail Et l'humide parfum de ses perles d'émail.

Où, c'est-là mon bouton... mais non, c'est autre chose ; C'est une fleur unique et qui n'a pas de nom, Hormis que j'appelle une bouche en bouton. O que ta bouche est belle, et puis comme elle est pure Son gracieux contour échappe à la peinture. Un ange a dû te la donner En échange pour un baiser ! Mais dis, toi, la plus belle entre la créature, Garderas-tu tout le parfum ! Du gentil bouton du matin ?

NOUVELLES ETRANGERES.

NOUVELLES FAITS, DOCUMENTS ET VARIÉTÉS POLITIQUES.

Voici comment le Courrier français peint la physionomie de la chambre à la séance d'ouverture :

« C'est avec le plus vif sentiment de tristesse que nous avons assisté aujourd'hui à la séance d'ouverture de la nouvelle session. Cette session est sans doute la dernière qu'il soit résolu d'accomplir à la chambre actuelle. Or, depuis un an, la chambre s'est vue se voir entre la vie et la mort, elle a été si souvent menacée d'une dissolution : l'opinion publique dans les départements lui a si bien prouvé, durant les vacances, qu'elle n'était absolument rien d'elle pour la dignité du pays ni pour son bien-être, que cette pauvre chambre fatiguée, sans ressort, sans haleine, semblait n'en pas croire ses yeux ni ses oreilles quand M. le garde des sceaux lui a signifié qu'elle avait encore toute une année à vivre. Les députés étaient peu nombreux, et la chambre eût présenté des vides effrayants, si, par une attention délicate, MM. les questeurs n'avaient cédé les banquettes supérieures à un grand nombre de jeunes dames et mariées par là aux spectateurs novices une fort agréable surprise.

« En se plaçant immédiatement au-dessous de la plus anciens membres de la chambre des pairs ont eu à cœur de faire ressortir par le contraste cette partie de la mise en scène parlementaire. Au reste, depuis la dernière session, tout semblait avoir vieilli d'un demi-siècle, ambassadeurs, conseillers d'état, officiers généraux, députés influents, chefs de parti, ministres. Vainement, entre M. Cunin-Gridaine et M. Lacave-Laplagne, qui déclamaient ne peuvent s'habituer à se voir chamarrés d'or sur toutes les coutures, vainement, disons-nous, M. de Salvandy, tout fier de sa victoire sur M. Cousin et les autres oligarchiques du conseil royal de l'instruction publique, était-il d'un air rayonnant son splendide costume et son grand corbeau d'un pourpre éblouissant. L'entrée du beau ministre a naturellement produit son petit coup de théâtre, et puis, tout a été dit : le public n'a plus eu de regards que pour le vieux maréchal Soult, tristement assis à côté de M. Guizot, à qui, sans doute, il ne pardonnera point facilement de l'avoir contraint d'assister encore à pareille fête.

« A l'entrée de la reine et de la famille royale, quelques rivais se sont fait entendre sur les bancs de la chambre ; la même démonstration a eu lieu quand le roi, entouré de ses fils et quelques maréchaux de France, a franchi les degrés de l'estrade. Au demeurant, on voyait bien que cette pauvre chambre, qui va mourir, demeure à peu près indifférente aux choses de ce monde, et ceux qui ont assisté aux précédentes séances royales ont pu remarquer combien a baissé le zèle des plus déterminés corymbes du centre, de ceux-là mêmes qui antérieurement s'étaient fait une sorte de célébrité par l'intonation solennelle de leurs acclamations.

ALGERIE.

« L'état de nos affaires ne s'est guère amélioré. L'insurrection dure toujours ; la province d'Oran est agitée des mêmes troubles ; les communications rompues depuis longtemps entre Oran et Tlemcen ne sont pas rétablies ; les émigrations continuent ; les tribus chatiées n'offrent que des soumissions incertaines ; des colonnes mobiles sont obligées de se porter sans cesse d'un point à un autre pour empêcher de nouveaux soulèvements.

« Les shérifs d'Ab-el-Kader redoublent d'audace. Bou-Maza s'est approché d'Orléansville avec des forces considérables pour menacer la ville et attaquer les alliés retenus par la puissance de nos armes. La garnison s'a repoussé avec vigueur. Toutes les tribus du cercle de Tenez sont en pleine révolte, et sitôt que nos troupes approchent elles se sauvent, font le vide devant nous et obéissent avec ensemble à la consigne de Bou-Maza. Celui-ci leur dit en effet : « Fuyez, ne vous dé-fendez pas, et lorsque vous êtes forcés, donnez des chevaux de soumission et attendez les événements. » C'est ainsi que s'exprime le colonel Saint-Arnaud dans une lettre au général de Bar.

« D'un autre côté, Abd-el-Kader, que l'on croyait dans l'Ouest, paraît avoir passé entre nos colonnes et s'avancer vers le Sud ; il entraîne avec lui toutes les tribus auxquelles il s'adresse, et les efforts de nos généraux ont été jusqu'à présent impuissants pour rejoindre ce redoutable bohémien, si bien servi par le faucon qu'il a su réveiller.

« Tel est le résumé succinct des dernières nouvelles : dégagées des beaux faits de guerre de notre armée, elles ne présentent pas une perspective brillante. Une grande partie de la population nous fuit ; une partie correspondante de la conquête nous échappe. Il faut tout simplement recommencer. Encore si l'on avait su depuis dix ans établir de l'Europe en Afrique un grand courant d'émigration, au lieu de nous plaindre du vide que laissent les tribus, nous pourrions nous en réjouir. Mais rien n'a été fait sous ce détestable régime, rien que perpétuer en Algérie cette situation incertaine et ruineuse. Il semble qu'on ait voulu entretenir là bas une plaie toujours saignante, et qu'on se soit proposé de conduire notre pays au dégoût de sa conquête.

« De temps en temps on nous envoie de pompeux bulletins ; on endort notre vigilance par des flatteries à notre orgueil ; puis l'administration est livrée à tous les hasards, la colonisation est négligée, on prend pour de la sécurité la fatigue d'un ennemi qui relâche ses forces, et un beau jour l'insurrection nous réveille en sursaut, et il n'y a plus de place dans les esprits que pour la guerre, et l'on s'aperçoit enfin qu'on avait pris aucun moyen de la prévenir, aucun moyen de l'étouffer promptement.

« Nous ne savons point si cette dernière leçon nous servira ; mais l'on peut assurer que toute expérience est inutile tant qu'on laisse la direction des affaires à des ministres dont l'incapacité ou le mauvais vouloir est démontré, tant qu'on abandonne l'avenir de l'Algérie à l'incalculable imprévoyance et à l'obstination systématique du maréchal Bugeaud.

« Nous avons publié aujourd'hui son rapport sans commentaires ; nous examinerons avec plus de détail un autre jour ses opérations, qui semblent une suite d'expéditions sans attache ni à un plan ni à une pensée intelligente. Il est grand temps que la chambre avertisse ; car prolonger l'état présent des choses, ce serait vouloir aggraver encore les sacrifices et augmenter tous les périls.—National.

« On lit dans le Constitutionnel :

« Dans quel temps vivons-nous ! Plusieurs journaux, et entre autres le Constitutionnel, ont été priés, il y a peu de jours, de publier le fait suivant :

« On annonce le mariage de Mme la comtesse Samoiloff avec M. Antonin Perry, docteur en médecine, âgé de trente ans, et qui appartient à une honorable famille de Bordeaux.

« Mme la comtesse de Samoiloff, née Pahlen, est d'une des grandes familles de Russie, et possède une immense fortune.

« Des affaires personnelles nous appelèrent le mercredi 26 à la mairie du 1er arrondissement. Il y avait grand bruit dans la cour et dans la salle des mariages. Mme la comtesse Samoiloff et M. le docteur Antonin Perry venaient se marier devant M. le maire. Mais quel ne fut pas l'étonnement général ! Avec tous les égards dus aux deux époux, ce fonctionnaire municipal fut forcé de leur avouer que, depuis la publicité donnée à leur union prochaine, il avait été accablé de dénonciations de tous genres et de calomnies anonymes dirigées contre M. Perry ; bientôt arrivèrent M. le préfet de police et M. le procureur du roi, dont on avait aussi éveillé la surveillance en assurant que M. Perry était marié. Ces autorités réunies se contentèrent, comme on le pense bien, de prier le futur époux, ainsi averti, de renverser toutes ces dépositions calomnieuses. Seulement il fallut surseoir au mariage.

« La vérité ne tarda pas à percer ; elle éclata dans tout son jour. M. A. Perry est honorable de père en fils. La calomnie a pu l'atteindre dans l'ombre, mais elle ne saurait résister aux témoignages les plus positifs et les plus flatteurs. Son père, ancien proviseur du collège de Saint-Pierre de la Martinique, tient à l'une des familles les plus respectables de Bordeaux, et les fils n'ont ni marié ni père comme le prétendaient les lettres anonymes. Aujourd'hui M. A. Perry est bien et dûment marié à Mlle de Pahlen ; le mariage, qui n'avait pu se faire le mercredi 26, a eu lieu le jeudi 27 ; nous étions là : la cérémonie n'a plus été troublée ni retardée ; M. Marbeau, le digne père des crèches, a fait aux jeunes époux une allocation qui s'est presque élevée à l'importance d'un discours politique ; en voici le texte :

« Madame, vous êtes Française maintenant... vous aimerez la patrie nouvelle qui vous adopte ; vous l'aimerez de plus en plus, quoique vous chérissiez toujours la terre natale.

« Vous, monsieur, vous ferez tous vos efforts pour que Madame ne se repente jamais d'être Française... Votre honneur et intérêt est intéressé comme votre bonheur.

« Tous les peuples sont frères. Les unions individuelles resserrant l'union générale de la grande famille d'Adam, et multipliant les rapports internationaux, concourent au progrès de la civilisation. La France et la Russie doivent s'aimer, s'estimer, se respecter ; ainsi le veut leur bonheur.

« Nous devons implorer votre bienfaisance, Madame et Monsieur, en faveur des cinq mille indigènes du 1er arrondissement. Que ce jour soit pour eux aussi un jour de bonheur ; et notre reconnaissance, et les bénédictions du pauvre, attireront sur votre hymen toutes les bénédictions du ciel ! »

ITALIE.

Rome, 17 décembre.—Dans la visite d'adieu que le czar Nicolas a faite aujourd'hui au pape, S. S. a remis à l'empereur tous les actes et documents qu'elle a reçus depuis plusieurs années, relativement aux persécutions et aux vexations dont les catholiques russes ont été l'objet. L'empereur a, dit-on, promis d'ordonner une enquête sévère et de faire droit à toutes les réclamations. Quoi qu'il en soit, le czar a pu acquiescer à la connaissance de certains faits et actes qu'il avait ignorés jusqu'à ce jour, et que l'on attribuera sans doute au zèle exagéré d'agents subalternes. Le saint-père et le czar semblaient très satisfaits, et nous ne pensons pas que le voyage de l'empereur n'ait eu qu'un but d'agrément. L'empereur part cette nuit pour Florence.

« Un fait qui a scandalisé toutes les honnêtes gens, c'est que plus de 200 demandes d'aumônes ont été adressées à S. M. l'empereur. La police avait voulu s'opposer à une pareille inconvenance ; mais le czar lui-même a désiré recevoir les demandes.

« Le bruit court que plusieurs Polonais ont été renvoyés d'ici avant ou après l'arrivée de l'empereur. On ajoute que, l'empereur se trouvant à la promenade, une dame polonaise s'est jetée à ses pieds, et l'a supplié de vouloir bien rappeler de la Sibirie son fils exilé. L'empereur a, dit-on, exaucé sa prière.

—On vient de louer ici pour l'impératrice de Russie l'hôtel Meloni. S. M. passera à Rome les mois de février et de mars.

(G. d'Augsb.)

— Voici l'extrait d'une correspondance de Paris, publiée par le Herald.

« Le mariage du duc de Montpensier avec l'infante Louisa-Fernanda, est subordonné au mariage de S. M. Notre cabinet suit, en ce moment, d'actives négociations sur ces deux illustres mariages. L'arrivée à Paris du prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, candidat présenté par l'Angleterre et le voyage de ce prince à Londres, où se trouve maintenant la princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe, sont des faits non étrangers à la combinaison appuyée par le cabinet anglais. La princesse Clémentine est l'amie intime et chérie de la reine Victoria.

« On écrit de Posen au journal allemand de Francfort, que la conspiration récemment découverte était dirigée contre le néo-catholicisme. On assure que le comte de B... a déclaré qu'il se rendrait, avec tout son monde, à Schneidemühl, s'emparerait de l'arsenal de la landwehr, et marcherait contre les néo-catholiques. Quoi qu'il en soit les néo-catholiques sont en proie à de vives inquiétudes.

« Nous avons donné la triste nouvelle de l'accident arrivé dernièrement au Grand-Saint-Bernard, et qui a coûté la vie à un religieux et à trois domestiques de l'hospice. Ces derniers étaient des Valaisans, et le religieux qui a péri avec eux est M. le chanoine Cart, de Sallanches, en Faucigny. C'est par une énorme avalanche partie du Mont-Mort, à l'est de l'hospice, qu'ils ont été tous quatre ensevelis.

« Cette année, presque tous les domestiques de la maison étaient nouveaux. Il s'agissait de tracer et jalonner la route le long de la Combe, du côté du Valais ; M. le chanoine Cart, qui était courageux, robuste, et l'un des plus intrépides pour braver les orages et secourir les voyageurs, était allé diriger l'opération ; on savait dès la veille qu'il devait arriver des voyageurs ce jour-là ; il est donc mort avec ses trois compagnons dans le saint exercice de l'hospitalité et de la charité fraternelle.

« Une lettre particulière de Jérusalem en date du 10 octobre, nous donne des détails sur la situation de ce pays. Les récoltes y sont presque nulles et en y craint une famine complète ; le pays est livré au brigandage des Arabes, et c'est avec beaucoup de peine que notre consul, M. Héloïse-Jolle, a pu parvenir à se rendre à son poste. Un architecte anglais, M. Stockton, envoyé par le comité de la société protestante de Londres, était arrivé depuis peu à Jérusalem et s'occupait, de concert avec l'évêque grec, M. Alexander, de dresser les plans de la nouvelle église protestante qui va s'élever dans la ville. Les habitants voulaient avoir la plus grande indifférence des préparatifs dont ils ne comprennent ni le but ni la portée tant et peu considérable le nombre des protestants établis à Jérusalem. Mais M. Alexander ne se décourageait pas ; il espérait faire des prosélytes parmi les indigènes, en usant des moyens qu'emploient les missionnaires dans l'Océanie, sans songer à la différence qui existe entre les races musulmanes et les sauvages de cette partie du monde.

« Le temple israélite d'Avignon a été détruit par un incendie le 24 novembre. On évalue la perte matérielle au moins à 55,000 f., savoir : 34,000 f. pour le bâtiment et les boiseries, et 21,000 f. pour le tabernacle, en soie, or et argent ; le tabernacle, l'autel, les chandeliers ou lustres, les livres, garnis en soie, or et argent, et dont plusieurs étaient très anciens. La collection du *Sepher-Thora* (livre de la Loi) était composée de quarante-deux rouleaux de parchemin ; c'était l'une des plus riches du monde.

« Chacun de ces livres renferme le Pentateuque écrit à la main. Ce n'est qu'à Jérusalem que les rabbins s'occupent de ce travail. Il y passent des années entières, car la moindre faute, la moindre rature, la moindre imperfection ou inégalité dans les lettres suffisent pour le faire recommencer. Toutes les lettres sont comptées : il y en a deux millions.

« Une singulière méprise diplomatique et matrimoniale a eu lieu cette semaine. Un chargé d'affaires d'un pays étranger avait accepté une mission de l'infant don François de Paule. L'infant avait été pris pendant son séjour à Paris d'une grande passion, et le chargé d'affaires est venu au nom du prince amoureux demander la main d'une de ces grandes dames étrangères, qui mènent à Paris un train brillant.

« La grande dame fut flattée de cet hommage princier, mais, par malheur, elle est mariée. On ne s'explique plus la démarche de don François de Paule ; des courriers s'échangent entre la France et l'Espagne, et, tous renseignements pris, on reconnaît que l'infant don François s'est mépris, qu'il est amoureux de la dame de compagnie de la noble étrangère, et que ses propositions de mariage s'adressent au nom de l'une et à la figure de l'autre. La méprise constatée, on croit que les négociations en resteront là.

« On écrit de Rome, 19 novembre :

« Mlle Fanny Elssler, qui a été engagée au théâtre Argentina, de notre capitale, pour donner représentations, moyennant la somme de 5,600 écus romains, (environ 31,000 fr.), en a déjà donné cinq ; et continue à attirer la foule, quoique les prix des places à ces représentations aient été élevés au triple de ce qu'ils sont ordinairement.

« Le public témoigne son enthousiasme à la célèbre artiste de toutes les manières, y compris celle qui est toute particulière à l'Italie, et qui consiste à lâcher dans la salle un grand nombre de pigeons blancs.

« M. le duc de Nemours vient de se créer un magnifique équipage de vénerie. Il se compose de 150 chiens et de valets en grand nombre. La résidence de la meute est Fontainebleau.

« On lit dans plusieurs journaux qu'un officier de la marine royale vient de proposer de substituer l'esprit de vin au charbon pour le chauffage des bâtiments à vapeur. Le ministre de la marine a donné des ordres pour que le nouveau procédé soit soumis à des essais dans nos ports. Si les expériences qui auront lieu obtiennent un résultat satisfaisant, une grande révolution s'opérerait dans notre navigation à vapeur. Les avantages que présentent l'emploi de l'alcool sur l'emploi de la houille sont incalculables. En substituant à une matière de grand encombrement un liquide d'une forte puissance calorifique, des paquebots pourraient aisément entreprendre des voyages de plus long cours, sans être obligés de faire des détours immenses pour s'approvisionner de combustibles. Les vides remplis aujourd'hui par le charbon seraient occupés